

Regards documentaires Corps sans voiles

Élie Castiel

Numéro 185, juillet–août 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/49461ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Castiel, É. (1996). Regards documentaires : corps sans voiles. *Séquences*, (185), 10–10.



I Was a Jewish Sex Worker

REGARDS DOCUMENTAIRES: Corps sans voiles

Les documentaires portant sur la sexualité et la mort ont toujours intrigué les spectateurs (public et critiques confondus) même si le résultat s'est avéré, dans plusieurs cas, peu concluant. Mais des films tels que **I Was a Jewish Sex Worker** de Philip B. Roth et **Screwed** d'Alexander Crawford s'inscrivent assez bien dans un festival dont une des devises demeure toujours la recherche de la liberté d'expression, dans son sens le plus large.

Malgré son mélange de fiction (scènes de massage érotique, plans d'éjaculation, séquences dans un sauna), de documentaire (scènes de rue, home-movies) et de cinéma expérimental (particulièrement dans quelques plans de transition), **I Was a Jewish Sex Worker** demeure un rituel d'exorcisme sur pellicule auquel se livre un jeune cinéaste plus préoccupé par le résultat de cette auto-thérapie que par ce que l'ensemble du film aura produit chez les spectateurs. L'aboutissement de cette démarche donne un produit iconoclaste dont le mot d'ordre semble simplement être «filmer».

Si Philip B. Roth ne pense qu'à enregistrer le plus souvent «son» image, se souciant très peu de la cohérence esthétique du film, Alexander Crawford ne s'est définitivement préoccupé que d'un seul attribut dans **Screwed**: s'assurer de la présence d'Al Goldstein, son principal sujet, dans presque chaque plan. En effet, le géniteur du magazine porno *Screw* ne se contente pas de se livrer «impudiquement» face à la caméra. Il pratique également le jeu de la provocation comme s'il s'agissait d'un exercice d'auto-promotion. Il se permet même de profiter de l'insertion de quelques documents d'archives pour expliquer ses origines idéologiques, commentaires d'ailleurs paradoxaux qui expliquent mal les raisons qui ont poussé l'engagé politique à se convertir en marchand de sexe. Quoi qu'il en soit, le cinéaste semble faire fi de ces propos. En fin de compte, le film fait l'apologie de son sujet. La preuve, les quelques rares intervenants entourant Goldstein osent à peine

le critiquer. Le magnat du porno est seul à défendre sa cause, et le cinéaste lui donne tout le temps qu'il faut.

S'il existe un dénominateur commun entre les deux films précédents et **The Road to Eden/Der Weg nach Eden**, de Robert-Adrian Pejo, c'est bien celui de la caméra empathique. Alors que dans le premier elle suit, en partie, le parcours d'un ex-travailleur du sexe en quête d'identité, et que dans le second elle s'immisce dans la vie privée d'un pornocrate, l'attention est portée cette fois-ci sur le travail, avouons-le, inusité, d'un thanatologue. À travers la chronique quotidienne de la vie de János Keserü, pathologiste et entrepreneur de pompes funèbres, **The Road to Eden** dépasse les frontières du documentaire en s'infiltrant «indiscrètement» dans les activités professionnelles et familiales du personnage principal. À partir de là, il se crée une sorte de quasi-fiction. Nous sentons, par exemple, la direction d'acteurs lorsque János donne des conseils à une endeuillée sur la façon dont elle doit s'y prendre pour que l'être qu'elle vient de perdre soit inhumé selon ses dernières volontés. Il en va de même pour les séquences entre le personnage principal et les membres de sa famille. Cet incessant va-et-vient entre le documentaire clinique (scènes de dissection) et le semblant de fiction procure au film un rythme trépidant qui rappelle parfois un certain cinéma d'épouvante. Cette approche atteint un



The Road to Eden/Der Weg nach Eden

grand niveau de maîtrise grâce à un montage admirablement contrôlé. On n'est pas près d'oublier le plan révélant des instruments chirurgicaux alternant avec celui montrant la dissection d'un poisson à des fins uniquement gastronomiques. Cet humour décapant, auquel s'ajoute une trame sonore expressive à souhait, procure une aura d'étrangeté qui font de **The Road to Eden** un des films les plus originaux de cette 25^e édition du Festival du nouveau cinéma.

Élie Castiel